

PETER GUTTRIDGE

PROMENADE DU CRIME

La trilogie
de Brighton 1

ROUERGUE
noir

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Juillet 2009. Brighton, villégiature haute en couleur du sud de l'Angleterre, est une capitale du crime où s'affrontent familles locales et mafias venues d'Europe de l'Est. La police cerne une maison où se terre un dangereux criminel. Mais, en quelques secondes, sans que rien n'ait pu le laisser pressentir, l'opération tourne au carnage, provoquant une émeute dans la ville. Robert Watts, chef de la police, se voit contraint de démissionner tandis que les officiers ayant participé au raid sont retrouvés morts, un à un.

Watts a-t-il été piégé ? Qui avait intérêt à le faire tomber ? Quels sont les liens entre le gouvernement et la pègre locale ? Alors que l'enquête est rapidement enterrée et que les hommes de la police gardent obstinément le silence, un dossier ressurgit, portant sur la disparition, dans les années 1930, d'une jeune femme dont le corps démembré avait été retrouvé disséminé dans des malles. Cette affaire criminelle va s'avérer coïncider étrangement avec les événements du présent.

Sur fond de corruption et de luttes d'influence, Peter Guttridge nous fait plonger dans un monde où une ligne étroite sépare la vie étincelante d'une caste de viveurs et les bas-fonds d'une ville où quiconque peut disparaître à jamais.

PETER GUTTRIDGE

Peter Guttridge est né dans le Lancashire, en Angleterre et vit dans le Sussex. Pendant dix ans, il a été le critique de littérature policière le plus en vue du Royaume-Uni grâce à la chronique qu'il tenait dans le journal The Observer. Il est publié pour la première fois en France avec sa trilogie de Brighton.

Ouvrage publié sous la direction de Jean-René Dastugue

Titre original : *City of dreadful night*
Éditeur original : Severn house publishers Ltd
© Peter Guttridge, 2010

© Éditions du Rouergue, 2012 pour la traduction française
ISBN : 978-2-8126-0383-9
www.lerouergue.com

Peter Guttridge

PROMENADE DU CRIME

roman

Traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE

En mémoire de John Wynn

« Cette cité est née de la nuit ; peut-être de la mort »

The City of Dreadful Night (1874)

de James Thomson (B.V.),

peu connu pour son humour.

« Brighton – la cité magnifique »

Sir Herbert Carden, créateur idéaliste
d'une grande partie de ce qu'il y a de bon
et de mauvais dans Brighton.

Tout est une question d'équilibre.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Sarah Gilchrist – Inspectrice, police de Brighton

John Hathaway – Parrain

Kate Simpson – Journaliste radio

William Simpson – Médiateur secret du gouvernement
et père de Kate Simpson

James Tingley – ex-SAS et conseiller en sécurité

Donald Watts – Romancier (nom de plume : Victor Tempest)
et père de Robert Watts

Molly Watts – Épouse de Robert

Robert Watts – Chef de la police de Brighton

Reg Williamson – Inspecteur, police de Brighton

PROLOGUE

BRIGHTON GAZETTE, SAMEDI, 23 JUIN 1934
EFFROYABLE DÉCOUVERTE À BRIGHTON
UN CORPS DANS UNE MALLE
UNE FEMME DÉCOUPÉE EN MORCEAUX
SCOTLAND YARD EST SUR L'AFFAIRE

En début de semaine, la ville de Brighton a été saisie d'horreur après la découverte d'un crime particulièrement horrible. Le torse nu d'une femme a été retrouvé dans une malle à la gare centrale et ses jambes à la consigne de la gare de King's Cross à Londres.

La macabre découverte a eu lieu dimanche soir, le 17 juin. La malle avait été ouverte car quelqu'un s'était plaint qu'une odeur extrêmement désagréable en émanait. C'est à l'intérieur qu'ont été retrouvés les restes nus de la victime. La tête, les jambes et les bras avaient été sciés. La malle avait été déposée à la gare le mercredi 6 juin.

Des lettres pour indice

Les morceaux du corps étaient emballés dans du papier kraft maintenu par de la cordelette à rideaux. Sur un coin du papier les lettres « – ford » étaient inscrites au crayon bleu.

Scotland Yard, en collaboration avec la police locale, a été chargée d'enquêter sur ce sinistre meurtre. L'inspecteur principal Donaldson et l'inspecteur Sorrell sont arrivés sur-le-champ et se sont mis au travail après une longue réunion avec le capitaine W. J. Hutchinson, chef de la police de Brighton.

Bien que l'on ait pensé tout d'abord que la victime était âgée d'une quarantaine d'années, sir Bernard Spilsbury, le meilleur

légiste du pays, a estimé qu'elle ne devait avoir qu'une vingtaine d'années et certainement pas plus de trente ans.

Les jambes découvertes à King's Cross

Lundi soir, 18 juin, l'affaire a connu un développement saisissant lorsque des inspecteurs de Scotland Yard se sont rendus à la gare de King's Cross et ont découvert à la consigne une valise contenant les jambes qui manquaient sur le corps retrouvé à Brighton.

La valise avait été laissée à King's Cross le 7 juin, le lendemain du jour où l'on avait déposé la malle à Brighton. C'est l'odeur qui s'échappait de la valise qui a attiré l'attention de l'un des surveillants de King's Cross.

L'enquête médico-légale

Le compte rendu n'a duré que deux minutes à l'issue desquelles M. Charles Webb, le légiste adjoint, a annoncé que l'enquête médico-légale était suspendue jusqu'au mercredi 18 juillet à 11 heures.

M. Webb a résumé les événements survenus depuis la découverte du corps. Faisant référence à l'examen pratiqué la veille par sir Bernard Spilsbury, M. Webb a déclaré qu'aucune marque ou cicatrice ne permettait son identification. La cause de la mort est encore inconnue.

UN

Je ne vais pas déconner.

L'inspecteur Sarah Gilchrist se répétait cette phrase comme un mantra. Elle était déterminée à tout faire parfaitement. Plus que tout, elle refusait d'offrir cette joie à Finch. Au mieux, ce type se comportait comme un mufle vis-à-vis des femmes officiers de police, en revanche, quand il s'agissait de les faire participer à des opérations armées, il se transformait en homme de Néandertal.

Elle n'avait pas l'intention de laisser paraître qu'elle avait la trouille. Pendant le trajet en camionnette, il n'avait cessé de jouer au macho tandis qu'elle essayait de ne pas rendre ses tripes.

Au moins, John Finch était maintenant hors de vue, de l'autre côté de cette baraque miteuse, alors que Gilchrist se tenait accroupie à l'arrière, dans le jardin envahi de déchets, la main fermement serrée autour de son flingue. Anxieuse mais résolue. Concentrée – sur sa respiration, sur le boulot à accomplir.

Trois officiers se tenaient à ses côtés. Deux autres encadraient la porte arrière, les mains passées dans les courtes poignées de cuir fixées au bélier. Des tireurs d'élite étaient postés dans les étages des maisons derrière elle.

Tous attendaient qu'arrive dans leur oreillette le signal de l'assaut.

L'anxiété de Gilchrist ne faisait qu'accroître son inconfort. C'était une soirée chaude et humide ; la sueur dégoulinait sous son gilet pare-balles. Ainsi accroupie, ses genoux la faisaient souffrir, ses cuisses et ses mollets étaient comprimés. Quelqu'un de l'équipe, peut-être elle, avait marché dans une merde de chien. La puanteur augmentait son envie de vomir.

Elle se sentait lourde, écrasée au sol, comme si elle s'enfonçait dans la terre molle sous ses bottes. Pourtant, dans quelques instants, il lui faudrait s'élancer et franchir la porte de derrière au galop.

Son unité devait sécuriser le rez-de-chaussée de la maison. La cuisine se trouvait juste derrière la porte. Il y avait ensuite un couloir qui menait à la salle à manger puis au salon situé sur la droite. À gauche, face à la porte d'entrée, des escaliers conduisaient au premier étage. L'autre unité devait pénétrer en même temps par l'avant et grimper à l'étage jusqu'à la cible.

L'homme était entré dans la maison à vingt heures. Il transportait un sac plastique contenant des bouteilles achetées à l'épicerie du coin et s'était installé à l'étage, dans la chambre côté rue. Il était censé être seul.

Pour Gilchrist, c'était sa quatrième arrestation armée dans un domicile, mais elle était plus stressée que lors de la première.

C'était en partie lié à l'inexpérience de certains membres de l'équipe présents ce soir. Elle aurait dû être composée de l'unité tactique armée de la police du Sud-Est, servant d'appui à une équipe d'élite venant de l'aéroport de Gatwick.

Les policiers des aéroports étaient habitués aux opérations armées, mais l'équipe de Gatwick n'avait pu quitter l'aéroport en raison d'une alerte terroriste. C'était finalement son équipe qui avait été chargée de mener la danse, soutenue par une seconde unité assemblée à la va-vite et composée d'éléments venant de trois divisions différentes. Aucun d'eux n'avait travaillé ensemble auparavant.

Tout aurait été O.K. si Danny Moynihan avait dirigé les opérations. Moynihan, ex-SAS, était expérimenté, prudent, du sang-froid à revendre. Elle lui faisait une confiance aveugle après trois opérations avec lui. Mais il avait été écarté au dernier moment – elle ignorait pourquoi – et remplacé par le commissaire divisionnaire Charlie Foster. Pas franchement du premier choix.

Le moment choisi pour l'intervention ne convenait pas non plus. Toutes les opérations auxquelles elle avait participé jusque-là s'étaient déroulées à l'aube, les cibles encore endormies dans leur lit. Le soleil commençait à teinter le ciel quand les portes avant et

arrière de la maison volaient en éclats, l'explosion de violence rompant le calme matinal.

Mais là, il était dix heures du soir. Le soleil venait de se coucher et il y avait encore beaucoup de monde dans les jardins, des émissions de télé et de la musique leur parvenaient par les fenêtres ouvertes, des voitures circulaient alentour. À dix heures du soir, il pouvait survenir toutes sortes de problèmes. Particulièrement avec un tel voisinage.

C'était surtout pour cela qu'elle était anxieuse.

« La situation est assez simple », avait annoncé Charlie Foster lors du briefing au commissariat une demi-heure plus tôt – mais ça ne l'empêchait pas de transpirer. « Un criminel professionnel nommé Bernard Grimes. Recherché pour une série d'attaques à main armée et l'assassinat de deux agents de sécurité lors du vol de la paie à Willesden. Ce n'est pas un tendre.

« Il possède une maison sur la Côte d'Azur – de nos jours, les meilleurs truands préfèrent la Provence à la Costa Brava. » Sa remarque déclencha des rires dans l'assistance. « Nous avons eu un tuyau d'une source sûre assurant qu'il a l'intention de filer en France demain matin par le ferry reliant Newhaven à Dieppe. Et que cette nuit, il sera dans une maison du quartier de Milldean. » Plusieurs policiers grognèrent lorsqu'il mentionna Milldean.

C'était l'un des pires quartiers de Brighton, tenu depuis des générations par une demi-douzaine de familles de criminels. Sur ce territoire aux maisons bien serrées les unes contre les autres, les flics n'étaient pas les bienvenus.

« J'espère que nous y allons en masse, sir », dit Finch. C'était un homme grand et solide, la tête rasée, avec une marque à l'oreille là où, autrefois, se trouvait une boucle d'oreille.

« Au contraire, John. Nous ne voulons pas d'une bataille rangée ou d'une émeute. Nous voulons que ce soit rapide. On installe des barrages, on isole la maison, on met des tireurs d'élite en place. Ensuite, on investit les lieux, on l'arrête, on le sort de la baraque et du quartier. Un Bermudes classique. »

Bermudes, comme le triangle des Bermudes. C'était le nom qu'employait la police pour désigner cette technique d'intrusion

armée dans un bâtiment car c'était une opération triangulée. Avant, arrière, tireurs d'élite à l'extérieur sur des positions élevées. Gilchrist n'était pas superstitieuse, mais elle s'était toujours demandée si ce nom ne voulait pas aussi signifier que la cible pouvait disparaître sans laisser de traces.

« Net et sans bavures », ajouta Finch.

C'était la première fois que Finch participait à une opération de l'unité tactique armée. Gilchrist estima que son attitude bravache lui servait à masquer sa nervosité. Il ne pouvait pas être réellement comme ça – quoique. S'il était vraiment aussi sûr de lui, elle ne parvenait pas à comprendre ce qu'il faisait dans l'équipe. Bien sûr, les unités armées comptaient des types dans son genre, en pleine forme, affûtés. Mais il s'agissait de gens calmes, concentrés et réfléchis. Enfin, c'était la théorie. Comment un va-t-en-guerre comme Finch avait-il pu passer l'évaluation psychologique, c'était un mystère pour Gilchrist.

« Mesdames et messieurs, c'est une occasion unique, continua Foster. Si nous échouons ce soir, nous n'aurons pas de deuxième chance. Des questions ? »

Geoff « Harry » Potter, l'un des plus flegmatiques de l'équipe, leva la main.

« S'il est recueilli par une famille, il y a peu de chance qu'il soit seul... »

– L'information dont nous disposons ne fait état d'aucun lien avec une famille quelconque. Et pour moi, cette info est fiable à cent pour cent. Nous avons placé la maison sous surveillance pendant ces deux dernières heures. »

Gilchrist changea d'appui pour se soulager les jambes. Elle était dans le jardin depuis trois minutes mais elle avait l'impression que cela faisait dix fois plus longtemps. Les parasites dans son oreillette la fatiguaient et elle espérait entendre enfin la voix de Charlie Foster.

Elle percevait de la musique, étouffée, en provenance du pub au coin de la rue, qui s'amplifiait lorsque les portes s'ouvraient et laissaient échapper le brouhaha qui y régnait.

« À trois, on y va », dit calmement Foster. Gilchrist avait l'impression qu'il chuchotait à son oreille.

Un klaxon retentit.

« Eh ! merde ! » La voix était tendue. « À toutes les unités : en avant ! » Gilchrist se rua vers l'arrière de la maison. Les deux policiers postés contre le dos du bâtiment balancèrent le bélier qui heurta la porte juste au-dessus de la serrure. La porte tomba au sol, des échardes volèrent. Les deux hommes se mirent en position de part et d'autre de l'ouverture. Des lumières s'allumèrent dans la maison. Ses trois collègues, armés de pistolets automatiques Heckler & Koch, pénétrèrent dans la cuisine. Après avoir balayé la pièce du regard, Gilchrist passa la porte. De la vaisselle sale empilée dans l'évier. Un néon à la lumière crue fixé de guingois au plafond.

Le couloir devant, un virage, puis les escaliers. Elle entendit les marches résonner sous les pas de l'unité qui avait donné l'assaut par la porte d'entrée.

Son unité se déploya dans la salle à manger. Accrochées aux murs, des images de bord de mer dans des cadres bon marché.

Inspection derrière la porte, sous la table. Personne. Dans le couloir en direction du salon. Un écran plasma et un lecteur DVD dans le coin. Des magazines et des tabloïds dispersés sur le canapé. Des emballages de caramels et des mégots débordant d'un cendrier.

Coup d'œil derrière le canapé et le fauteuil. Personne.

Elle entendit hurler des ordres à l'étage. Puis, le claquement sec d'un coup de feu. Un autre. Ses trois collègues se regardèrent. Sans prêter attention à elle, ils se bousculèrent et se ruèrent dans le couloir. Commencèrent à monter les escaliers. D'autres coups de feu, trop rapprochés pour les compter.

Lorsque Gilchrist s'apprêta à les suivre, le policier placé en dernier lui fit signe de reculer. Elle resta dans l'encadrement de la porte du salon, penchant la tête pour essayer de voir à l'étage. Du coin de l'œil elle aperçut une porte ouverte sous les escaliers.

Aucun d'eux ne l'avait remarquée en remontant le couloir. La porte s'ouvrait vers elle et l'empêchait de voir qui se trouvait de l'autre côté. Elle entendit quelqu'un détaler en direction de la cuisine.

Gilchrist avança de deux pas et referma violemment le placard. Un type plutôt maigre vêtu d'un tee-shirt blanc, de jeans et de baskets traversait la cuisine vers la porte du fond. Il tenait quelque chose dans sa main gauche qu'il maintenait éloignée de son corps.

La pensée qu'il ne devait y avoir qu'une seule personne dans la maison lui traversa l'esprit. Est-ce que ce type malingre était Grimes ? Si c'était le cas, que signifiaient les tirs à l'étage ?

Elle visa le dos de l'homme.

« Halte, officier de police armé », cria-t-elle, satisfaite de constater que sa voix était ferme et claire. « Lâchez votre arme et arrêtez-vous ! »

L'homme continua à avancer. L'adrénaline lui envahit le corps. Elle savait qu'elle ne pouvait pas – ne devait pas – lui tirer dessus. Elle le tuerait à coup sûr. Elle avait été entraînée à ne rien laisser au hasard, viser l'endroit le plus volumineux avec le plus de masse corporelle. On n'essaie pas de tirer dans une jambe, la tête ou un bras.

Malgré cela, elle visa la jambe gauche, juste au-dessus du genou. Elle visa mais ne tira pas. L'homme franchit la porte en direction du jardin.

Presque aussitôt, il revint dans la cuisine, en vol plané arrière, les bras écartés. Il atterrit sur le dos avec un bruit sourd, une tache de sang sur la poitrine. Lorsqu'il heurta le sol, ce qu'il tenait dans sa main glissa dans un coin de la pièce.

Eh merde ! Gilchrist s'avança prudemment vers l'homme allongé par terre, nerveuse à l'idée d'être prise pour cible par le tireur d'élite à la gâchette facile qui se trouvait à l'extérieur.

L'homme ne bougeait pas. Son sang se répandait sur le sol de la cuisine. Gilchrist déglutit. L'homme était sans aucun doute mort une fraction de seconde avant de repasser la porte en volant.

Elle fronça les sourcils lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait marché dans son sang. Elle fit à nouveau la grimace quand elle essaya en vain de trouver sur le sol ce que l'homme avait laissé échapper.

La chose pouvait très bien avoir glissé sous l'un des placards alignés contre le mur à sa gauche. Gilchrist se demandait comment elle allait pouvoir le vérifier sans contaminer la scène de crime ou

se faire descendre, quand elle entendit des pas qui descendaient les escaliers.

Puis, toujours intime bien que marquée par l'agitation, la voix de Foster dans son oreille.

« On se replie. Tout le monde se replie. »

Finch et deux autres officiers que Gilchrist ne reconnut pas bloquaient le couloir. Finch était livide, le regard paniqué. Les trois hommes entrèrent dans la cuisine. Finch regarda le corps aux pieds de Gilchrist.

« Merde ! Gilchrist – c'est vous qui avez fait ça ? »

Sa voix tremblait. Un des types qui l'accompagnait s'avança et fit un geste dans sa direction.

« On vous attend à l'étage. Nous allons nous charger de ça. » Gilchrist se cabra.

« Et vous êtes ? »

L'homme la dominait d'une bonne quinzaine de centimètres. Ses épaules bloquaient presque l'ouverture de la porte de la cuisine. Il sourit. Il lui manquait une dent de devant. Cela lui donnait un air de grand gamin.

« Juste un messenger. On a besoin de vous à l'étage. »

Il fit un pas de côté tout en étendant le bras pour l'inviter à passer. Finch fixait toujours le cadavre, bouche bée. Le deuxième type regardait Gilchrist avec un sourire en coin.

Elle passa devant eux et gagna le premier étage. Il y avait une chambre en haut des escaliers. Harry Potter se tenait debout, appuyé contre le mur, et balayait le palier d'un regard inexpressif.

Gilchrist le dépassa. Elle vit une deuxième porte ouverte sur la droite. Une salle de bains. Les toilettes faisaient face à la porte. Un homme assis sur le siège, penché vers l'avant, la tête posée sur ses genoux osseux, le pantalon sur les chevilles, autour desquelles s'étalait une flaque de sang.

La plupart des policiers étaient rassemblés dans l'embrasure de la porte de la chambre de devant, regardant à l'intérieur, les flingues pendant au bout des bras. Une télévision beuglait.

Gilchrist était suffisamment grande pour voir par-dessus les épaules des deux hommes qui lui bloquaient le passage. Elle

aperçut le lit à deux places, l'homme assis dedans. La poitrine nue, penché sur le côté. Il y avait une giclée de sang mêlé à d'autres trucs sur le mur et un trou rouge et déchiqueté au milieu de son front. Quelqu'un n'avait pas pris la peine de viser dans le gras.

La femme assise à côté de lui, nue elle aussi, n'avait pour ainsi dire plus de visage.

Gilchrist avait un odorat développé. L'homme et la femme avaient fait l'amour, elle le sentait. Mais ça sentait aussi la cordite, la sueur, le sang et la merde.

Autour d'elle, elle entendait la respiration lourde des policiers. Rauque, reniflante. Animale.

« On m'a dit que quelqu'un me demandait à l'étage », lança-t-elle au premier policier qui remarqua sa présence. Il la regarda froidement. Lentement, ils se tournèrent tous dans sa direction. Elle frissonna.

« C'est le commissaire Foster ? », ajouta-t-elle.

L'homme à qui elle s'était adressée pencha la tête comme pour mieux l'observer. Il plissa le front.

« Sortez. »

Elle descendit les escaliers et jeta un coup d'œil dans le couloir menant à la cuisine. Il lui semblait voir s'afficher sur le frigo, en grandes lettres, les titres du lendemain. Une jolie allitération : *Massacre à Milldean*.

Finch et les deux autres policiers étaient partis. L'homme au corps maigrichon était toujours là. Le sang avait continué de s'étaler sur le sol, épais et sirupeux. D'autres empreintes de chaussures s'étaient ajoutées aux siennes. Finch et les deux types, pensa-t-elle.

Elle alla jusqu'à la porte de la cuisine et s'accroupit pour regarder sous les placards à la recherche de ce qui était tombé de la main du mort. Mais elle ne vit rien.